

cher l'union ; félicitons cet évêque de prêcher la soumission au gouvernement établi, au gouvernement régulier, qui représente la volonté du pays, qui est déjà vieux pour un gouvernement français, le plus vieux que nous ayons eu dans ce siècle. J'aurais voulu entendre ce discours ; l'entendre pour mon plaisir, car il ne m'apprend rien, ni sur celui qui a parlé, ni sur le rôle que l'Eglise doit suivre. Je suis sûr qu'il a trouvé un écho dans le cœur de nos marins. Il y avait là un amiral breton, que je connais, qui a dû être content ! mais ce que je souhaite par-dessus tout, c'est que cette grande parole soit entendue par tout le clergé, et par tous les ennemis du clergé.

"Si tous les évêques se mettent à prêcher la paix, comme le cardinal Lavigerie, je défie bien les philosophes de prêcher la guerre. Je suis de leur régiment ; et c'est pour cela que j'envoie mes remerciements et mes applaudissements au delà des mers".

Hein ! que dites vous de ces lignes écrites par un républicain, un vrai, un ancien républicain qui s'est acquis le respect de tous les peuples.

Oh ! on a beau faire et beau dire, la vérité finit toujours par avoir raison.

Et ceci me fait souvenir de ce qui m'est advenu à moi-même il y a près de dix-neuf ans, quand j'arrivais au Canada :

On me questionnait, — (on questionne beaucoup, un peu trop, ici) — on me demandait quelles étaient mes opinions politiques.

Moi, ne pensant pas à mal je répondais franchement que j'étais républicain.

Aussitôt je voyais les mines s'allonger et, un peu plus, je crois que chacun aurait eu la pensée de mettre la main sur son porte-monnaie, de peur d'être volé.

Je n'y comprenais rien, absolument rien, pas un traître mot, surtout quand je constatais que pratiquement tous les Canadiens étaient républicains, mais il y avait je ne sais quel préjugé, quelles idées préconçues contre le nom de la forme du gouvernement républicain, pas la chose, que le temps seul pouvait faire disparaître.

Il y a un an à peine, un de mes amis me rapporta même une réflexion typique échappée à un employé du Parlement de Québec, en parlant de moi :

— Croyez vous, dit-il, que M. Ledieu, du MONDE ILLUSTRÉ, que je supposais être un homme recommandable sous tous les rapports . . .

— Eh bien ? quoi ? a-t-il volé, emporté la caisse, assassiné ?

— Oh ! non, mais . . .

— Quoi encore ?

— Il est républicain !!!

Je ne lui en veux pas, ce brave garçon est un peu . . . un peu naïf, et n'a pas la tête bien solide.

Mais combien je suis heureux de voir aujourd'hui que Léon XIII et le cardinal Lavigerie approuvent mes idées, c'est à dire, entendons-nous, reconnaissent qu'il est temps d'en finir avec les attaques auxquelles de bonnes âmes se livrent depuis plus de vingt ans contre le gouvernement de la République Française.

Quelle leçon pour les fanatiques et les intransigeants, et quel triomphe pour les idées de paix et d'union.

* * Au reste, ces idées triomphent partout, et je viens d'en trouver la preuve dans l'union qui vient de se faire entre les deux universités rivales Victoria et Laval.

En avons nous entendu parler de cette question ?

Hier, les salles, bureaux et comité du Parlement de Québec étaient pleines, bondées de médecins tous plus ou moins atteints du bacille de la discorde.

Et ce microbe faisait tant de ravages depuis plusieurs années que l'on se demandait quel savant pourrait bien découvrir un remède, lymphé ou vaccine, capable de le faire disparaître.

Et chose inconnue jusqu'à ce jour ce remède à la désunion est la résultante de l'union de l'Eglise et de l'Etat. L'expérience l'a prouvé.

Quelques heures après l'adoption du bill Laval-Victoria, on a donc assisté à un spectacle étrange,

celui de voir les ennemis du matin, attablés tous ensemble dans les salles du restaurant de la chambre, en train de sabler un verre de champagne, ce qui est le mode moderne d'enterrer la hache de guerre.

Et quand les ombres du soir descendirent jusque dans les salles du Parlement et qu'il fut temps de regagner l'hôtel, on vit les doctes représentants des deux universités partir bras dessus dessous en chantant :

Quand les gens de la noce
S'en vont dans leurs foyers . . .
Les uns vont en carrosse
Les autres vont à pied

D'autres encore chantaient des variantes, mais tout le monde était uni et chacun disait que la plus belle chose était de voir la paix régner dans la politique, dans la faculté et même . . . dans le chapitre.

C'est ce que je voulais démontrer.

Leon Ledieu

O CANADA, MON PAYS, MES AMOURS !

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant ci-dessous une bluette d'un des anciens rédacteurs du *Courrier du Canada*.

M. Eugène Renault est décédé il y a un mois à peine, à Montmagny, où il occupait depuis dix-sept ans la position d'agent des terres de la Couronne.

Sa carrière journalistique a été bien remplie.

"Pendant près de dix ans, disait le *Courrier du Canada* au lendemain de la mort de M. Renault, il fut sur la brèche, faisant de la polémique avec talent et avec conscience et maintenant toujours le journal dans la direction que lui avait tracée ses premiers rédacteurs.

"Le 10 mars 1873, après avoir donné quinze années de sa vie aux labeurs ingrats du journalisme, M. Renault prenait sa retraite et faisait ses adieux aux lecteurs du *Courrier* . . .

"Depuis cette époque, sa vie a été partagée entre les devoirs de sa charge, le soin de sa famille, les plaisirs de la chasse et de l'étude. Il nous avait conservé sa collaboration qui nous était précieuse, et dont nous ne manquions pas de faire jouir nos lecteurs chaque fois que nous en avions l'occasion.

"Nous résumerons son éloge en deux mots : M. Renault était un chrétien et un patriote. Il avait la foi religieuse et la foi nationale, et dans sa carrière si bien remplie il a toujours été fidèle à l'une et à l'autre. Il laisse à sa famille un nom respecté et une mémoire sans tache."

A l'exception du *Courrier du Canada* que nous venons de citer, aucun journal n'a daigné dire un mot de cet écrivain qui avait été leur confrère pendant dix ans, de 1863 à 1873.

Cette indifférence blâmable de la presse de nos jours a été remarquée par M. Philippe Masson.

Au cours d'une analyse de l'intéressante brochure de M. Faucher de Saint-Maurice, la *Question du Jour*, M. Masson a écrit, dans l'*Association* du premier novembre, qu'il a fait son "entrée dans l'arène du journalisme en 1871, sous la direction de M. Eugène Renault, cet écrivain désintéressé, ce patriote chaud, mort tout récemment et dont la presse sans cœur de nos jours n'a su rien dire" . . .

Cependant, on entassera colonnes sur colonnes pour parodier les hautes vertus, les qualités remarquables d'un négociant qui s'est enrichi par ses nombreuses faillites ou d'un usurier qui aura mis sur le pavé et réduit à la misère une centaine de pauvres diables tombés dans ses griffes de vautour.

Telle est l'intelligence de la presse de nos jours, ou plutôt la mesquinerie qui préside chez certains journalistes infatués à l'endroit des richards par le miroitement fascinateur des pistoles.

* *
Voici ce qu'a écrit M. Renault :
Un jour, dans l'exercice de mes devoirs officiels

de gardien d'une portion des hautes fataies de l'Etat, j'étais allé reconnaître la frontière en un endroit où elle passe en pleine forêt, dans le comté de l'Islet. Mon guide et moi, nous cheminions lentement et péniblement sur les neiges amolies par les rayons d'un chaud soleil de mars, et la conversation, mise à la gêne par les difficultés et les fatigues de la route, avait fini par cesser complètement.

Tout à coup, durant une courte halte faite pour relever le point, le solennel silence des grands bois fut rompu par l'écho lointain d'une de ces voix rondes, molleuses et puissantes comme on en rencontre si souvent dans nos campagnes. Nous étions à quelques pas de la ligne qui sépare la province de Québec des Etats-Unis, et la voix venait du territoire américain. Je prêtais l'oreille. Ma surprise fit place à la plus vive émotion, et deux larmes m'arrivèrent spontanément aux deux yeux lorsque la bise m'apporta, scandée très distinctement, la finale de la plus éminemment patriotique de nos chansons populaires :

O Canada, mon pays, mes amours :
Canada, mon pays, mes amours.

Et, sans me rendre compte, sur le moment, de mon émotion, je restai là, planté, l'oreille tendue, aussi longtemps qu'arrivèrent jusqu'à moi les accents de cette voix qui s'éloignait graduellement.

Dans le fond, c'était pourtant bien simple, cet incident. Un chantier, dont rien ne m'avait indiqué l'existence, était établi dans le voisinage, et un des *bûcherons*, un Canadien, allait, en chantant, conduire sa charge de billots au débarcadère. Mais mon imagination, frappée à l'improviste, ne s'était pas arrêtée à cette interprétation. Pour elle, ce n'était pas Pierre, ou Jacques, ou Baptiste musiquant pour se distraire au travail ; c'était un enfant du pays, envoyant pardessus la frontière un chant d'amour à la patrie, et, sous l'empire de cette illusion d'un instant, je me mis à faire chorus de toute la force de mes poumons.

Ces jours derniers, à je ne sais quel propos, cette aventure me revenait à la mémoire et, de réflexions en réflexions, je me mis à songer à ces frères que le vent de l'immigration a emportés loin du pays natal ; et comme dans la grande forêt de l'Islet, il me semblait entendre, venant d'au-delà la quarante cinquième degré de latitude et dominant tous les bruits de la terre, un concert d'une indicible harmonie ; c'était le demi-million et plus de Canadiens-Français des Etats-Unis chantant en chœur, dans un accord parfait, le patriotique hosanna :

O Canada, mon pays, mes amours :
Canada, mon pays, mes amours.

En me transportant en esprit sur le territoire américain, j'assistais au touchant et émouvant spectacle d'un petit peuple serré autour d'un drapeau surmonté d'une croix et se frayant un large et sûr chemin à travers une agglomération formée de toutes les races du monde.

Ici, ce n'est plus de la fiction ; c'est de la réalité. C'est bien dans cette virile et noble attitude que nous retrouvons aujourd'hui la colonie canadienne française des Etats-Unis, demeurée, comme corps, française d'esprit et d'allures et restée fidèle à la foi de ses pères.

Puissiez-vous toujours, ô mes frères de là bas, puissiez-vous toujours marcher dans cette voie ! Puissiez-vous toujours garder au fond de vos cœurs l'image de la patrie absente ! Puissiez-vous confondre toujours, dans un inaltérable amour, ces traditions religieuses et nationales qui ont sauvé du naufrage le peuple canadien français à une époque où, suivant toutes les prévisions humaines, il devait infailliblement périr.

Et dans les moments d'angoisses, aux heures de tribulations, serrez les rangs autour de vos clochers et, les yeux fixés sur le drapeau de ralliement, répétez avec entrain, pour ranimer votre courage et votre foi en l'avenir :

O Canada, mon pays, mes amours :
Canada, mon pays, mes amours.

Eug. Renault